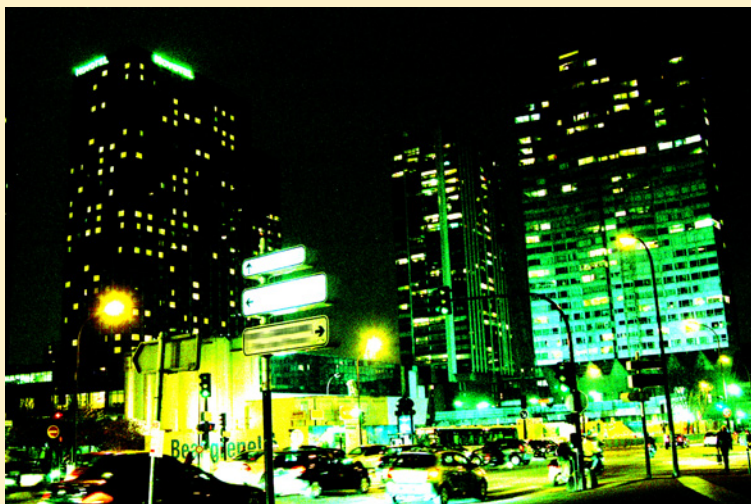


PSL

Appartement n°7

Nouvelle



Les Mots
de Pacifik



PSL

Appartement n°7

Nouvelle

Les Mots du Pacifik

Les Mots du Pacifik
[Site web](#)
Novembre 2011
Reproduction interdite

L'affaire commença par des manifestations d'inquiétudes de notre concierge monsieur Brinsky au sujet de l'appartement vacant du cinquième étage. Il avait la conviction qu'il s'y passait des histoires pas claires mais refusait d'en dire plus. Monsieur Brinsky était un habitué du colportage d'histoires pas claires. Il en avait fait l'un de ses passe-temps favoris comme d'autres le jardinage aussi personne n'y prêtait guère d'intérêt, sauf que cette fois-ci certains d'entre nous avaient remarqué des phénomènes étranges. Madame Pujol la première racontait que quand elle passait devant l'appartement son chien un jeune chihuahua qu'elle appelle «mon petit trésor d'amour» était pris d'un soudain tremblement et grognait en retroussant les babines. De son logement mitoyen monsieur Granville entendait lui aux environs des deux heures du matin des bruits qu'il ne parvenait pas à identifier comme si on fabriquait quelque chose dans le plus grand secret. L'appartement étant resté vide une éternité seul monsieur Brinsky se souvenait du dernier locataire, un artiste fauché parti du jour au lendemain sans rien laisser derrière lui si ce n'est de jolies ardoises au propriétaire. Ce dernier dont le nom avait disparu des mémoires ne donnait plus aucun signe de vie. Quant au syndic appelé plusieurs fois il était comme toujours injoignable ou au mieux au courant de rien.

Bien entendu chacun apporta son explication à cette énigme même si dans la plupart des cas les preuves matérielles manquaient cruellement. Beaucoup pensaient qu'un ancien locataire avait gardé un double des clés et qu'il revenait de temps en temps, on précisait même parfois qu'il était accompagné d'une ou plusieurs de ses maîtresses. Une hypothèse très

commentée bien que peu prise au sérieux était celle de la venue d'une célébrité traversant une mauvaise passe et en quête d'anonymat dans un quartier ordinaire et paisible. Elle ne vivait que la nuit et au dehors cachait son désarroi sous des lunettes teintées. Selon monsieur Jansen la rumeur serait partie du nom d'un résident se prononçant de la même façon que celui d'un homme de spectacle connu pour ses éclats dans les journaux à scandale. Monsieur Brinsky réfutait toutes ces hypothèses. Il avait fini par confier que sans aucun doute possible un squatter occupait les lieux et qu'il était urgent de le déloger au plus vite avant qu'une faune dangereuse ne s'infiltrât dans l'immeuble. Pour le propriétaire du dessus, monsieur Franchon, il était inadmissible que des racontars sans queue ni tête provoquent une telle agitation. Cette fable ne pouvait être inventée que par le concierge lui-même. Il manigançait quelque chose, à quelle fin il ne savait pas avec exactitude mais il m'avait promis de mener son enquête. Madame Siconou se montrait toute aussi catégorique. Il n'y avait pas un mais deux hommes qui vivaient dans l'appartement. D'où leur discrétion. Elle avait d'ailleurs vu l'un d'eux prendre l'ascenseur et son profil correspondait en tous points au genre d'individu auquel elle pensait. Il avait une grande mèche blonde et sentait le parfum. Madame Lisa dit qu'elle confondait avec sa fille dont la nouvelle coiffure, une coupe à la garçonne avec une teinte blond platine la rendait méconnaissable. Elle répondait à ceux qui lui rapportaient ce commentaire que vue la corpulence de sa fille elle l'aurait tout de suite reconnue.

L'affaire pris de l'ampleur le mois suivant lorsque toutes les personnes qu'elle intéressait furent rassemblées par monsieur Brinsky. Il fallait s'attendre à des révélations fracassantes avait-il prévenu. Alors que les derniers arrivés se bousculaient à l'entrée et n'avaient pas encore pris place dans le salon, ne contenant plus son impatience, il annonça «Messieurs dames, un peu de silence s'il vous plaît. Vous n'allez pas en croire vos yeux. Je vous ai apporté la preuve». Il sortit de la poche de sa veste un appareil numérique avec écran au dos et exhiba la photo d'une fenêtre puis il le tendit avec fierté au premier rang. «Et alors ? Ce n'est qu'une

fenêtre» fit monsieur Franchon. «Comment vous ne remarquez rien ? J'ai pris la photo jeudi après-midi.» Tout le monde se regardait sans comprendre. Il poursuivit. «Ne voyez-vous pas que le volet est entrouvert ?» «Ne l'a-t-il pas toujours été ?» répondit monsieur Hernandez. Le concierge leva les yeux au ciel l'air consterné. Il ajouta «Mais observez mieux la photo. Zoomez dessus avec le bouton en bas à droite». «On aperçoit comme une forme» dit madame Siconou. «Et cette forme ne ressemblerait-elle pas à une tête?» suggéra monsieur Brinsky. «On dirait bien une tête en effet. On a l'impression qu'elle nous regarde» s'exclama la femme effrayée par ce qu'elle venait de découvrir. «Exactement. Si ça ce n'est pas une preuve ! Croyez-moi, l'heure est grave. Tout laisse à penser qu'un réseau s'est introduit dans la résidence». Un murmure parcourut l'assemblée. «Il est vraiment inconscient» dit la femme du concierge. «Prendre une photo en plein jour. Tu t'es fait repéré c'est sûr. Il n'ose plus sortir dans la rue». «Je ne vois pas de tête» dit monsieur Franchon. «C'est juste une zone un peu plus sombre». «Quand on ne veut pas voir on ne voit pas» répliqua sèchement le concierge. «Parfaitement» enchaîna madame Jeanette à qui l'on expliquait le fonctionnement du zoom. «Et de quel réseau s'agit-il ?» demandais-je. «Mais comment vous ne suivez pas l'actualité ? On ne parle que de ça depuis un semaine. Ils s'infiltrèrent partout». «Vos méthodes sont dignes de la Stasi. C'est de la pure invention» dit monsieur Franchon. «Pure invention ? Hier peu après vingt trois heures trente on a sonné deux fois. Deux fois je suis sorti et il n'y avait personne. Et ce trois soirs de suite. Ça je ne l'ai pas inventé. En vingt ans de métier cela ne m'est jamais arrivé.» «Parfaitement» ajouta sa femme. «Pour moi tout est clair» renchérit le concierge. «Ils ont leur occupation la nuit et dorment le jour.» «Pourquoi sonneraient-ils chez vous?» dit monsieur Hernandez. «Il demande pourquoi ! Ce sont des intimidations. La prochaine fois, couic». Monsieur Brinsky serra son coup des deux mains pour illustrer son propos.

Pendant les quinze jours suivant plus personne ne parla de l'affaire. Trop absorbé avec des amis par la préparation d'un séjour au ski je l'avais

d'ailleurs oubliée. Les bulletins météo les plus alarmistes, images satellites avec d'épaisses bandes nuageuses à l'appui, annonçaient des tempêtes de neige et une paralysie du pays. Nous étions résignés à ne pas pouvoir partir ou au meilleur des cas être bloqué sur place ou dans les transports. Finalement aucunes des prévisions ne se sont révélées vraies et nous nous sommes abandonnés sans retenue aux plaisirs de la glisse sur des pentes de poudreuse bien fraîches dans une ambiance des plus chaleureuses. Le dimanche à mon retour une pancarte devant la loge du concierge attira mon attention. «Monsieur Brinsky est absent jusqu'à nouvel ordre. Adressez-vous à son épouse». Je rencontrai madame Brinsky dans les escaliers. «Eh bien monsieur c'est épouvantable. Mon mari, il l'a vu». Je marquais par un bref silence ma surprise et mon incompréhension. «Qui donc?» «Mais le locataire du 7». «Et alors ?» «Il a fait un malaise. Il est à l'hôpital et se remet difficilement. Il m'a dit «Je l'ai vu» avec des yeux terrorisés. Il a cru sa dernière heure arriver».

Quand j'ai répété ces propos à monsieur Franchon, il piqua une colère. «Encore ses inventions. Cette fois c'en est trop. Vous allez voir ce que vous allez voir. On va tirer les choses au clair. Un instant je donne un coup de fil.» Il appela l'ami de son beau-frère un serrurier. «Il habite à deux pas d'ici. Aucune porte ne lui résiste» affirma-t-il. Il demanda aussi à madame Jeannette de nous rejoindre. «Elle sera notre témoin» dit-il en me glissant un clin d'œil. Lorsqu'elle apprit les intentions de monsieur Franchon, elle émit un doute sur la légalité de l'entreprise. Il sut alors trouver les mots pour la rassurer. «Personne n'en saura rien et puis votre présence est indispensable dans cette recherche de la vérité».

Une demi-heure plus tard nous étions tous les quatre sur le pallier. Madame Jeannette frappa à la porte avec énergie. Elle cria à plusieurs reprises «Il y a quelqu'un ?» «Allez y» dit monsieur Franchon au serrurier habillé d'une combinaison bleue et tenant dans les mains un trousseau impressionnant de clés de toutes sortes. «On devrait peut-être sonner» dis-je. «Si vous y tenez» fit monsieur Franchon. J'appuyais sur la sonnette et à la stupeur générale la porte s'ouvrit. «Vous êtes... le nouveau... locataire ?» bafouilla monsieur Franchon. «Que puis-je pour vous ?»

déclara un homme d'une grande allure. Voyant le serrurier il sursauta et s'exclama. «Ah vous n'allez pas recommencer ! Si je surprends une autre personne fouiller l'appartement, je vous promets que vous passerez la nuit au poste. C'est clair ?» Et l'homme nous claqua la porte au nez.

Après sa sortie de l'hôpital monsieur Brinsky prit sa retraite anticipée. Il est désormais remplacé par sa femme. Selon les médecins il a reçu un tel choc psychologique qu'il en restera marqué à vie. Et en effet, monsieur Brinsky n'est plus vraiment avec nous désormais, il a basculé dans un autre monde. Nous le voyons errer comme une ombre dans la résidence et à chaque fois que nous le croisons il nous parle de l'appartement numéro 7. Il répète invariablement «Il va bien falloir tirer cette histoire au clair. Le type là il est à la tête d'un réseau international. Vous savez ils viennent chaque nuits pour leurs affaires. Et tout le monde ferme les yeux !» Personne n'a encore osé lui dire la dernière rumeur à propos du nouveau locataire. Il serait selon madame Pujol qui aurait des sources sûres, capitaine dans la gendarmerie mais ceci reste encore à vérifier.

Les Mots
du Pacifik

